RAPPORT

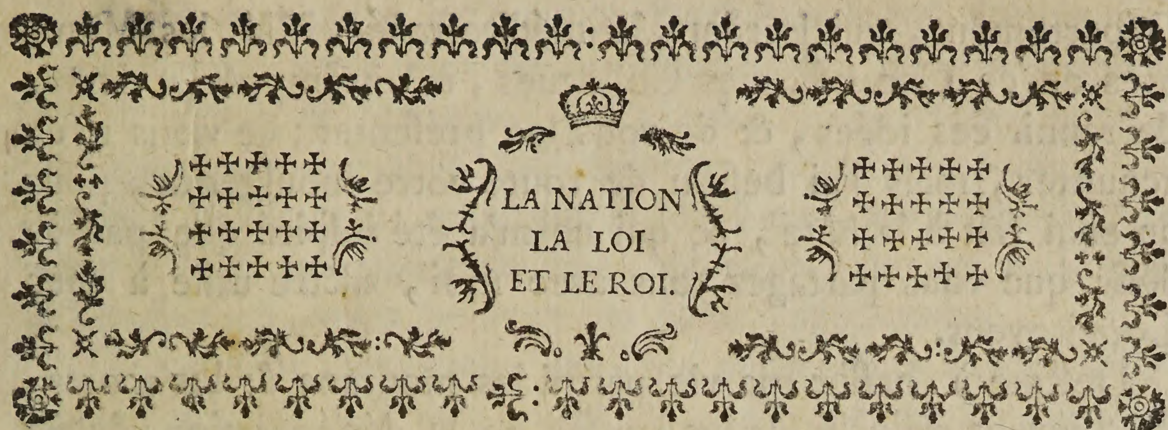
FAIT AU CONSEIL DU DÉPARTEMENT DE L'HÉRAULT,

A la Séance du 29 Novembre 1791, au nom de son Comité d'Agriculture.

PAR Mr. M. F. LAMBERT, Citoyen de Frontignan, & Administrateur.

SUR LA SALUBRITÉ DE L'AIR.

IMPRIMÉ PAR ORDRE DU CONSEIL.



RAPPORT

FAIT AU CONSEIL

DU DÉPARTEMENT DE L'HÉRAULT,

A la Séance du 29 Novembre 1791, au nom de ſon Comité d'Agriculture.

Par Mr. M. F. LAMBERT, Citoyen de Frontignan, & Adminiſtrateur.

SUR LA SALUBRITÉ DE L'AIR.

Imprimé par ordre du Conseil.

Messieurs,

Appellé dans votre Comité *d'Agriculture*, j'avois préſenté dans pluſieurs diſcuſſions quelques idées relatives au rétabliſſement de la ſalubrité de l'air, dans pluſieurs lieux de ce

Département, qui bordent la méditerranée. MM. les Membres de ce Comité, mes Collegues, m'ont imposé le devoir de réunir ces idées, & de vous les présenter; je viens m'en acquitter, mais j'ai besoin de toute votre indulgence, pour un essai fait à la hâte, & qui ne m'a été inspiré que par le désir que vous partagez tous avec moi, d'être utile à mes Concitoyens.

Destiné à passer ma vie parmi les mourans & les morts, j'ai souvent réfléchi sur les causes de la dégénération de la santé des habitans de la Ville de Frontignan, où je suis forcé de rester; souvent en me promenant dans les rues désertes de cette ville, je me suis livré à la méditation des causes qui avoient produit & qui entretiennent encore sous mes yeux, un effet aussi terrible; la même sensation douloureuse m'a affecté, en parcourant certains villages & lieux jadis habités par une population nombreuse, & je me suis dit: comparons l'état actuel de la côte, avec celui où étoient dans le siecle précédent, certains lieux qui l'avoisinent, & voyons s'il est possible, quelle est la cause de ce grand changement, & dans la population & dans la longævité des habitans, qui ont existé sur le même sol où nous vivons.

En y réfléchissant sérieusement, je me suis convaincu que l'Auteur Souverain de la Nature, qui a toujours placé avec une attention marquée, le remede à côté du mal, qui a rendu indigenes les plantes salutaires qui devoient guérir les maladies particulieres à une Contrée, qui a fait croître le quinquina sur le sol le plus infecté des accès de fièvre, ne s'étoit point sans doute écarté de ce grand principe de bienfaisance générale, & n'avoit pas voulu faire d'un seul pays, une terre proscrite, un lieu inhabitable.

Cette réflexion m'a porté à jeter un coup d'œil rapide sur les différens lieux qui sont dans la même position que la ville de Frontignan; par-tout j'ai remarqué la même cause de destruction; elle est née des mêmes procédés,

l'hiſtoire de chaque lieu en préſente le tableau fidele ; ſi je décrivois ici les cauſes de la dépopulation de Portiragnes, de Vendres, de Mauguio, de Vic &c., vous ſeriez frappés de retrouver par-tout les mêmes opérations ſuivies des mêmes réſultats ; mais pour les bien développer à vos yeux, il eſt néceſſaire de vous décrire ce qui eſt particulier à Frontignan ; vous pourrez en faire l'application.

J'ai vu dans l'hiſtorique des faits particuliers à cette Ville, qui eſt preſque déſerte aujourd'hui, qu'elle étoit il y a environ un ſiecle & demi, fort habitée, très-floriſſante, & que ſa population s'élevoit à près de huit mille ames ; qu'il y avoit un port de mer alors ſeul débouché de la Province, un commerce brillant, des ſalines, pluſieurs établiſſemens publics, des chaires de mathématique & d'hydrographie, un tribunal d'amirauté ; enfin, un bureau de foraine ; j'y ai vu qu'à la fin du ſiecle dernier, la marine y étoit aſſez nombreuſe, pour fournir à des levées de quatre à cinq cents matelots ; j'y ai vu que l'enceinte de la Ville devenue trop reſſerrée pour contenir, dans cet heureux temps, ſes habitans trop nombreux, & les étrangers qui y affluoient de toutes parts, avoit été prodigieuſement agrandie.

Cet état de ſplendeur comparé à l'affreuſe poſition où ſe trouve Frontignan qui n'eſt aujourd'hui, à dire vrai, qu'un déſert & un tombeau, m'a ſouvent affecté juſqu'à l'ame, & m'a fait un devoir d'examiner quelles étoient les cauſes de cette terrible décadence. Ma ſurpriſe a ceſſé, la votre ceſſera auſſi, Messieurs, quand vous ſaurez, qu'elle n'eſt que l'effet trop funeſte de la main deſtructive des hommes, & de quels hommes ? Grand Dieu ! de ceux que nous avons eu la foibleſſe de regarder avec admiration dans notre enfance, de ces vils deſpotes qui comptoient pour rien des générations entieres, & qui les livroient impitoyablement à tous les maux, pour ſatisfaire un vain caprice, ou pour favoriſer la fortune de quelques créatures

rampantes, de quelques miférables efclaves. C'eft de pareils motifs, qui ont déterminé tous les ouvrages, qui ont détruit avec la rapidité de la foudre, cette brillante population, qui ont prefque anéanti cette Ville & les lieux qui l'avoifinent.

Suivons avec attention les procédés que les Adminiftrateurs de nos ci-devant Etats ont mis en œuvre, & nous ferons bientôt à portée de connoître quelle eft l'efpece de fentimens que nous devons leur conferver.

On voulut établir des falines à Peccais pour favorifer une compagnie privilégiée, & dès-lors on employa tous les moyens pour faire tomber celles de Frontignan & toutes les autres, ce qui réuffit affez promptement; cette Ville perdit donc avec leur revenu, le nombre confidérable d'habitans qui y étoient employés; on fit conftruire un port à Sette, celui de Frontignan fut négligé, peu après enfablé, enfin anéanti; du dépériffement total du port, s'enfuivit la deftruction des pêcheries & l'engorgement des étangs: & c'eft ici où la caufe de dépopulation devient évidente, par le défaut de rafraîchiffement des eaux, puifque les courans provenant de l'étang de thau, furent interceptés par la direction contraire qu'on leur donna, vers le port de Sette.

Cette grande opération finie, la ville de Frontignan & lieux voifins, avoient encore quelques reffources pour maintenir les reftes délabrés de leur ancienne falubrité, mais l'on diroit par ce qui fut imaginé fucceffivement, que nos ci-devant Seigneurs de la Province, avoient pris à tâche la deftruction entiere de ces lieux, puifqu'ils ordonnerent la conftruction d'un canal qui partagea les étangs, abforba leurs eaux & en fit des foyers de deftruction. Mais ce qui eft le plus étrange, & ce que je ne puis vous retracer qu'avec indignation, c'eft que ce canal qui avoit fait périr 200 perfonnes, parcourant l'efpace qui fe trouve entre Frontignan & Arefquiés, avoit été fait en ligne directe, qu'il étoit très-profond & très-navigable, & que malgré ces avantages réunis, il fut facrifié

& abandonné, vous le dirai-je, MESSIEURS, pour favoriſer un vil adulateur, qui devoit s'enrichir de la conſtruction d'un nouveau; malgré les repréſentations les plus vives, il fut ordonné, adjugé & executé; il fut taillé dans le roc, il eſt preſque impraticable, & il parcourt un double eſpace, pour arriver au même but. Ce nouveau monument de la barbarie, ou tout au moins de l'inſouciance criminelle de nos ci-devant Seigneurs, coûta la vie à un nombre infini d'habitans; ceux des communautés voiſines ne furent pas plus ménagés. Mais Frontignan étoit encore réſervé à d'autres maux, il falloit trouver des nouveaux moyens de dépenſe, le prétexte d'un entrepôt, vint colorer un projet inventé ſans doute par une furie infernale, qui s'étoit opiniâtrement attachée à la deſtrucrion de cette ville, & en 1742, on vit creuſer un baſſin près de ſes murs, qui n'a jamais été d'aucune utilité, mais qui fit périr en très-peu de temps, ſix cens chefs de famille.

A ces cauſes bien évidentes ſans doute, nous devons joindre la chauſſée qui a interrompu la libre circulation des eaux de la mer avec l'étang de thau, par l'intermede des étangs de Frontignan & du grau de Palavas, ce qui a rendu ces étangs déjà coupés en trois parties par les opérations déjà détaillées, des cloaques, des véritables marres d'eau ſtagnante, dont la vaſe miſe à nud par les chaleurs brûlantes de l'été, devient une des grandes cauſes de l'infection que nous éprouvons.

Il reſtoit encore à Frontignan une reſſource à tant de maux dont cette ville avoit été ſucceſſivement accablée, la Nature toujours bienfaiſante paroiſſoit s'être complue à la lui conſerver; il exiſte à trois quarts de lieue une ſource d'eaux minérales très-analogues à celles de Balaruc, d'après l'analyſe qu'en a faite M. *Montet*; cette ſource nommée la roubine, qui ſort du pied d'une des montagnes qui ceintrent notre territoire, répandoit ſes eaux ſalutaires dans les étangs & les foſſés de Vic & de Frontignan, & garantiſſoient en

partie leurs habitans de leurs malignes exhalaiſons ; on diroit que les Etats envierent encore à ces deux communautés cette derniere reſſource, puiſqu'il fut décidé de réunir toutes ces eaux, de leur creuſer un lit, & d'en faire un canal de tranſport pour la pierre d'une carriere qui malheureuſement pour ces communes, ſe trouva à portée de cette ſource. Cette entrepriſe opéra leur preſque entiere deſtruction ; les étangs ne furent abſolument plus alimentés, & dès lors la population éprouva le plus terrible des échecs. Enfin la conſtruction de la partie de canal qui va aboutir du pont de la Peyrade à Sette, & qui dans les mois de juillet & août 1781, fit périr ſous mes yeux 300 perſonnes à Frontignan, 80 à Mireval & environ 50 à Vic, réduiſit entiérement la population de ces lieux à preſque rien, puiſque celle des deux derniers eſt preſque nulle, & que celle de Frontignan ſe porte à peine á 1500 individus.

Tout ce que je viens de vous détailler, & qui peut être fort bien appliqué, à peu de variations près, à tous les lieux ſitués ſur la côte, m'a fort bien prouvé, & fait connoître qu'elles ont été les cauſes deſtructives de leur population ; mais après avoir bien réfléchi, bien médité, j'ai voulu connoître auſſi celles qui l'entretiennent, & j'ai vu que ſi l'homme peut s'habituer au poiſon, comme *Mithridate*, il lui eſt impoſſible de vivre en ſanté & pendant long-temps dans un lieu dont l'air eſt corrompu ; j'ai ſenti que la nature viciée par la main de l'homme, lui préſente encore dans ſon admirable fécondité, mille moyens pour remédier à ſon inconduite.

Pour découvrir ces moyens, examinons les cauſes qui entretiennent la dépopulation dans les lieux ſitués ſur la côte ; frappé de tout ce que je viens de vous retracer, j'ai jeté les yeux ſur tous les villages qui bordent la mer, & j'ai vu par-tout la même ſource d'infection, j'ai vu qu'ils étoient tous dans le même état de dépériſſement qui étoit plus ou moins aggravé, en proportion de la réunion

ou de l'abſence des cauſes que nous allons parcourir avec une ſévere attention, pour dévoiler celles qui minent ſourdement leur population. *Non ignora mali miſeris ſuccurere diſco.* Les malheurs de ma patrie m'intéreſſent vivement au ſort de ceux qui les partagent ; puiſſiez-vous, MESSIEURS, affectés du même ſentiment, employer tous les moyens qui ſont confiés à votre vigilance paternelle pour les faire ceſſer !

Une de ces premieres cauſes ſans doute, vient du mauvais air que ces communes reſpirent, & celle-ci en renferme pluſieurs autres qu'il eſt eſſentiel de détailler.

La poſition du ſol de la plupart de ces communes, étant preſque au niveau des eaux des étangs & de la mer, il a été ſouvent expoſé aux inondations, par les moindres crues ; le cultivateur qui a vu périr le fruit de ſes travaux, a cherché à y porter remede ; il en a trouvé le moyen en exhauſſant le terrein de ſa poſſeſſion, il ne l'a pu avec économie, qu'en l'environnant de foſſés, dont le produit a rempli ſon but & ſes eſpérances. De là ſont ſortis un nombre infini de foſſés, qui morcelent, pour ainſi dire, les territoires des communautés riveraines des étangs. Ces foſſés garantiſſent les champs des propriétaires, des inondations momentanées ; & leur curement périodique, en engraiſſant la terre qu'ils environnent, la maintient dans une élévation néceſſaire à la culture.

Ces foſſés remplis par les crues d'eau des étangs, ou de la mer, recelent un grand nombre de poiſſons, de coquillages, & d'inſectes aquatiques, qui périſſent lors de leur deſſication partielle, occaſionnée par les chaleurs brûlantes de l'été, fermentent, ſe putréfient, & répandent une quantité étonnante d'exhalaiſons déleteres, dont la réunion forme une maſſe d'infection, qui ſe communiquant de mille points à l'atmoſphere, la chargent de vapeurs putrides, méphitiques & vraiement peſtilentielles.

Ce ſont là ſans doute les ennemis les plus redoutables que l'eſpece humaine ait à combattre ; ce ſont ces vapeurs meurtrieres, qui ſans caractere diſtinctif, & ſous la forme de l'air le plus ſalutaire, s'introduiſent dans le ſein de celui qui les reſpire, & y exercent les plus cruels ravages. Les cauſes de l'altération de cet élément, ſi bien décrites par M. *Sigaud de la Fond* (1), ſont prodigieuſement multipliées par la raiſon bien facile à ſentir, que ce fluide atmoſpherique étant compoſé des parties les plus volatiles des diverſes matieres qui compoſent le ſol où nous vivons, il doit ſingulierement varier ſelon les lieux.

Ce ſont donc ces vapeurs viciées qui ſont la vraie cauſe des fievres malignes & autres maladies, qui font périr le plus grand nombre des malheureux habitans de cette contrée, qui ſont dans une telle poſition & ſi critique, que *les tables de mortalité* de Londres & de Paris, *l'arithmétique politique* du calendrier de Gotha, & les expériences exactes de M. *Lavoiſier*, qui donnent les mêmes réſultats, par tout ailleurs, & dont la juſteſſe eſt généralement reconnue, ſe trouvent ici ſur notre côte, en oppoſition avec l'expérience journaliere ; enfin la ſenſibilité de l'Adminiſtration ſera ſingulierement émue, lors qu'elle ſaura que dans une aſſemblée primaire d'un Village voiſin, le doyen d'âge avoit à peine 36 ans.

A cette cauſe premiere, qui n'a jamais été bien ſentie par les Adminiſtrateurs des ci-devant Etats de Languedoc, viennent ſe joindre les différens travaux qu'ils ont ordonné ; ils auroient dû s'appercevoir qu'en multipliant les canaux & les baſſins d'entrepôt, & ne s'occupant point de les alimenter ſuffiſamment, par des fréquentes communications avec la mer, par des graux, ces canaux devenoient eux-mêmes une nouvelle

(1) *Eſſai ſur différentes eſpeces d'air fixe, ou de gas.*

velle ſource d'infection, qui renforçant la premiere portoit l'inſalubrité à ſon comble ; d'ailleurs ces ouvrages, indépendamment de l'action continuelle qu'ils donnent à la corruption, ont été la cauſe premiere de la dépopulation ſubite & effroyable de certains lieux ; ainſi que je l'ai déjà prouvé.

Vous avez recommandé, MESSIEURS, à notre Comité la lecture du Mémoire, préſenté par M. Durand, à l'Adminiſtration du Diſtrict ; il contient des grands moyens, je l'avoue, mais vous ne ſauriez trop peſer dans votre ſageſſe, combien vous devez de conſidération aux malheurs dont vous accableriez les Citoyens à portée des travaux qu'il vous propoſe ; vous pourriez perdre une génération entiere : perte inappréciable !

Une ſeconde cauſe facilement reconnue, eſt la privation d'eau pure ; c'eſt un des premiers beſoins de l'homme, quoi que l'art puiſſe inventer, il ſera toujours ici comme ailleurs au deſſous de la Nature ; il eſt de toute évidence, d'après l'expérience & les obſervations du célebre *Boerhaave*, que c'eſt à l'eau chargée de diverſes ſubſtances hétérogenes que doivent être le plus ſouvent attribuées les mauvaiſes digeſtions, d'où dérivent d'après *Huxham* les fievres lentes, & cette innombrable cohorte de maladies qui détruiſent l'eſpece humaine dans quelques cantons, ou qui réduiſent le plus grand nombre d'individus qui les habitent, à un état habituel de ſouffrance & de cachochimie qui leur enleve toute ambition, toute énergie, & ne leur fait appercevoir dans l'abyme du tombeau, que la fin de leurs malheurs.

La malpropreté des rues de certains lieux, peut être conſidérée encore comme une des cauſes deſtructives des hommes qui y font leur domicile ; malpropreté occaſionnée par le ramaſſis du fumier, & par les divers égoûts qui n'ont d'autre iſſue que les rues mêmes.

Enfin, une autre des cauſes majeures du dépériſſement ; eſt la mauvaiſe nourriture, dont s'entretiennent ces habi-

tans, qui puiſent un germe de mort de plus, dans un des moyens que l'AUTEUR DE LA NATURE leur avoit fourni, pour en éloigner le terme. La plûpart de nos travailleurs de terre, dans les fortes chaleurs de l'été, rongés par la fievre, ſans moyens, ſans courage, prennent la nourriture la plus facile à acquérir ; ils trouvent cette grande facilité dans la pêche faite dans les foſſés, par le ſeul mouvement donné à l'eau qui la trouble, la mêle avec la vaſe, & détermine le poiſſon à ſe raſſembler dans un eſpace reſſerré, où il eſt pris avec aiſance.

Ce poiſſon fangeux frappé lui-même du dard de la deſtruction, vivant à peine, ne peut que communiquer les ſucs corrompus dont il s'eſt nourri ; il en réſulte donc évidemment un ſurcroît de venin, qui ſe combinant avec les autres cauſes, opere avec rapidité la deſtruction d'un corps déjà uſé, & qui ne vivoit plus qu'en apparence & par artifice.

De là, MESSIEURS, cet état habituel d'infirmités que vous avez pu remarquer dans certaines villes & lieux ſitués ſur la côte ; de là ces maladies inconnues à des yeux même exercés ; de là ces épidémies qui ſe manifeſtent ſouvent dans ces cantons, & dont la forte impreſſion influe même ſur les animaux domeſtiques ; ceux des habitans dont le tempérament lutte le plus contre la mort, ſont dans un état de caducité qui devance beaucoup la vieilleſſe. Je me diſpenſe de vous préſenter le tableau affligeant des maux qui les accablent, je craindrois de trop émouvoir votre ſenſibilité ; vous en prendrez une juſte idée dans l'excellent ouvrage de M. *de la Maillarderie*, intitulé *le produit & le droit des Communes.*

Ce n'eſt qu'après avoir bien calculé, bien apprécié la combinaiſon de ces diverſes cauſes, qu'on peut ceſſer d'être ſurpris que la dépopulation ſoit à ſon comble ; car il paroît d'abord étrange, que tel lieu, Frontignan par

exemple, qui a renfermé jadis dans ſes murs huit mille habitans, ſe trouve aujourd'hui réduit à quinze cents, malgré la bonté & l'excellence de ſon terroir & de ſes productions; cette dépopulation eſt telle, qu'il exiſte (1) pluſieurs lieux, où on trouve à peine deux familles qui en ſoient originaires, & qui ceſſeroient bientôt d'exiſter, s'ils n'étoient ſans ceſſe alimentés par des gens dénués de reſſources, qui y ſont attirés par le peu de valeur commerciale des terres, qui y eſt preſque nulle (2), qui s'y tranſplantent, qui y font des petites fortunes, fruit de leur activité momentanée, mais qui bientôt ralentie par la forte influence d'un climat deſtructeur, les abandonne & les force à devenir à leur tour victimes d'un ſol qui dévore ſes habitans.

D'après cet expoſé, il eſt facile de ſentir que l'activité néceſſaire au cultivateur, eſt totalement énervée, par l'état habituel d'infirmités renaiſſantes dont il eſt accablé; & que luttant continuellement contre les maux qui l'environnent, il ne peut ſe livrer avec l'ardeur néceſſaire aux travaux pénibles de la campagne.

Trouver des moyens de facile exécution & peu diſpendieux, pour remédier à d'auſſi grands inconvéniens, ſeroit, Messieurs, trouver celui de vous être agréable; ce ſeroit obtenir votre approbation; l'amour que vous portés à vos adminiſtrés, l'habitude où vous êtes de les ſoulager, vous entraîneroient avec ſatisfaction vers le plaiſir de leur faire un grand bien, vers celui que je ne puis vous exprimer, mais que

---

(1) *Le Village de Vic, eſt dans ce cas; il eſt à remarquer avec frayeur, qu'il n'eſt pas un ſeul individu dans ce lieu, qui ait la ſatisfaction de ſe voir reproduire dans ſes petits fils.*

(2) *La ſéterée ſe vend à peine vingt-quatre livres.*

vous ſentez tout comme moi, & que vous éprouveriez en redonnant la ſanté & la vie à pluſieurs milliers d'individus intéreſſans ſous tous les rapports, & j'oſe dire, à pluſieurs générations, dont la ſource eſt tarie par les cauſes dont je viens de vous parler.

Ces moyens, ſi je ne me fais illuſion, ſont faciles; ils conſiſtent & ſe réduiſent à ouvrir des graux, à purifier l'air de ces cantons, & à procurer à ces habitans, des eaux potables qui puiſſent au moins ſuppléer celles que la Nature a paru leur refuſer.

Divers Membres de la ſociété des Sciences de cette Ville ſe ſont occupés de cet objet, mais à force de vouloir le traiter en grand, ils en ont fait un tableau de dépenſe ſi effrayant que les adminiſtrateurs des ci-devans Etats, qui plaçoient le cultivateur fort au deſſous de l'or, dont il auroit occaſionné la dépenſe, ont toujours rejetté ces moyens.

Un vénérable Paſteur affligé des maux, que je viens de vous retracer trop foiblement, ſe préſenta il y a peu d'années aux deſpotes de cette Province; il ſollicita leur humanité, il préſenta un plan peu diſpendieux, la modicité de la dépenſe fut le ſeul motif qui frappa ces Adminiſtrateurs inſenſibles, & leur fit accueillir le projet. Mais ce bon Curé n'avoit que des moyens palliatifs; il ne fit donc que partie du bien qu'il avoit annoncé, ce bien même ne pouvoit être durable, puiſqu'il n'atteignoit point la cauſe deſtructive, & qu'il n'en ſuſpendoit que les effets.

La communication des eaux de la mer remédiant d'une maniere très-efficace à toute l'infection qui a ſon origine dans la vaſe corrompue des étangs.

Le premier & le plus important des moyens à employer, ſeroit l'ouverture de quelques graux dans les lieux qui en ſont ſuſceptibles, & l'entretien qui ſeroit peu diſpendieux, de celui que la Nature vient de donner elle-même à Frontignan.

C'eſt en vain qu'elle a été repouſſée, cette Nature bienfaiſante ; elle ſemble s'obſtiner à nous ſécourir malgré nous, & à nous montrer par d'utiles leçons, quels ſont les moyens qui doivent être employés pour nous ramener dans ſes vues. Vous ne refuſerez point, MESSIEURS, cette légere faveur à cette Ville, victime de l'ancienne adminiſtration ; elle a des droits particuliers à votre ſollicitude ; c'eſt à vous qu'il appartient de lui faire oublier tous les maux qu'on lui a faits, c'étoit vous que la Providence avoit deſtiné pour les réparer.

Un autre moyen fort eſſentiel encore, ſe trouveroit dans l'établiſſement d'un attelier de charité, dans chaque ville ou lieux ſitués ſur la côte, dont le but ſeroit le comblement des foſſés, & des marres d'eau ſtagnante, & afin d'éviter l'inconvénient qui naît de la cupidité du cultivateur qui le porte à les curer pour engraiſſer ſon champ, aux dépens de ſa ſanté & de celle de ſes Concitoyens; de faire opérer ce comblement, avec de *la pierre calcaire* & du gravier de cette pierre, qui abondent ſur la côte ; il en réſulteroit d'abord la deſtruction radicale du foyer de corruption, qui ceſſeroit d'exiſter dans le foſſé comblé ; on établiroit des rayons de comblement dont le centre ſeroit le village, & dont on étendroit la circonférence en s'en éloignant progreſſivement ; de cette ſorte ſi dans un an ou pluſieurs, on ne pouvoit effectuer tous les comblemens, on affoibliroit au moins l'action des vapeurs malfaiſantes, en diminuant par leur éloignement leur maligne influence.

Ce procédé ſimple ſeroit ſuſceptible de telle extenſion, ou reſtriction dans la dépenſe qu'on voudroit faire dans chaque lieu.

Pour faciliter le comblement des foſſés un peu au deſſous du niveau des étangs, l'on pourroit faire des petites rigoles qui conduiroient les eaux d'un foſſé dans l'autre juſqu'à la partie du canal, ou l'étang le plus à portée.

Un troisieme moyen victorieux, qui n'a point encore été assez senti, qu'on a beaucoup trop négligé, mais dont vous connoîtrez toute l'efficacité, seroit la plantation de plusieurs milliers d'arbres, sur tous les vacans, sur tous les bords des possessions particulieres, sur tous les chemins communaux.

D'après les expériences du *Docteur Priestley*, il est bien prouvé que les plantes végétantes, ont la vertu de purifier l'air corrompu de l'atmosphere, & qu'elles ont la faculté de le rendre très-pur, en lui enlevant les principes qui le rendoient nuisible ; je vous rappellerai à cet égard, l'opinion de M. *de Fay*, correspondant de la Société des Sciences de cette Ville.

„ Tout me porte à croire, *dit il*, que ces phénomenes „ ont lieu, en ce que les feuilles pompent par leurs vaisseaux inhalans, le fluide aërien, & même l'attirent d'une „ certaine distance, comme le *Pollen* que renferment les „ antheres, est vraisemblablement attiré par les stigmates, „ & que par une sorte de digestion qu'elles lui font subir, „ non-seulement en elles-mêmes, mais encore dans toute „ l'économie du végétal, par la circulation & autres mouvemens vitaux, elles extrayent de l'air ambiant, ce principe malfaisant pour nous, qui les nourrit, & rejettent „ ensuite par leurs vaisseaux exhalans, comme matiere excrétoire, l'air déphlogistiqué qui nous est si nécessaire, „ & dans lequel elles ne sauroient vivre ; de sorte que le „ *gas* méphitique & inflammable sont élaborés & décomposés dans les végétaux, par leurs trachées & autres vaisseaux, comme chez les animaux, les alimens le sont, par „ l'estomac, & les intestins ".

D'où il demeure bien prouvé que les arbres en se chargeant des vapeurs corrompues de l'atmosphere, après les avoir élaborées dans le travail admirable de la végétation, les rendent pures & entierement dégagées de tout principe nuisible, ainsi que l'a expérimenté le Docteur *Ingen-Housz*.

Le célebre *J. J. Rouſſeau* nous a fait connoître auſſi combien influe, même ſur les mœurs & le naturel de l'homme, ſon habitation dans les lieux garnis de bois, & combien plus forte, ou plus foible, eſt l'impreſſion de telle eſpece d'arbre, ou celle de telle autre, ſur les divers tempéramens. Il n'eſt donc pas permis de douter qu'il ne ſoit très-avantageux à la ſanté des hommes, de planter des arbres dans les lieux mal-ſains ; il exiſte donc un grand moyen de remédier à l'inſalubrité de nos côtes, en y répandant une quantité conſidérable d'arbres ; mais comme toutes les eſpeces d'arbres n'ont point une égale influence, & qu'il en eſt, qui produiſent un bon effet dans un lieu montagneux, qui ſeroient peu utiles dans la plaine, mois encore dans un terrein marécageux, tâchons de connoître à quelle eſpece nous devons donner la préférence, en remontant aux principes.

Les effets de l'action vive de la lumiere ſur les animaux, particulierement ſur l'eſpece humaine, ſont connus par l'ouvrage de M. de Lorry *de morbis cutaneis* ; ils ſont éclaircis, par les obſervations de M. *Scheele*, qui jointes à celles de l'abbé *Spallanzani*, ne laiſſent rien à déſirer dans ce genre ; mais ce que je trouve en cette matiere, de plus admirable dans les vues infinies de L'ÊTRE SUPRÊME, c'eſt l'influence qu'il a donnée à la lumiere du Soleil ſur les végétaux, influence qui étoit néceſſaire à la conſervation de l'homme, objet unique de la complaiſance du Créateur. C'eſt cette influence directe de la lumiere du Soleil, & la pénétration de ſes feux, par leur action immédiate ſur les rameaux & les feuilles des arbres, qui eſt un des premiers agens de leur végétation, comme le prouve le ſavant *Senebier*, dans ſes mémoires *phyſico-chymiques* ; mais il devient indubitable que les arbres les moins touffus, ceux dont les feuilles ſont les plus étroites & les moins épaiſſes, ſont les plus faciles à pénétrer, & à recevoir cette impreſſion, ce qui eſt parfai-

tement d'accord avec les expériences exactes faites sur les divers végétaux par le Docteur *Ingen-Housz*. A ce principe reconnu par M. l'abbé *Fontana*, vient se joindre l'expérience rurale journaliere, d'après laquelle & l'examen des localités, je crois convenable de s'attacher uniquement aux *accacias*, aux *saules* & aux *tamarisc*, qui réussissent toujours mieux que les autres especes, dans les lieux marécageux & humides.

Ce moyen si triomphant, vous paroîtra, MESSIEURS, au premier aspect, d'une forte dépense, & par conséquent inapplicable aux circonstances pénibles où nous nous trouvons; mais ce phantôme disparoîtra bientôt devant vous, si vous voulez bien observer avec l'infatigable *Duhamel*, que dans les trois especes d'arbres que je vous indique, les deux dernieres, les *saules* & les *tamarisc*, prennent par bouture, & avec une facilité incroyable, & que vous pourriez avec une somme bien modique en faire planter plusieurs milliers, puisque une petite branche, un simple jet, plantés dans la terre donnent également des arbres faits dans deux ou trois ans, sans aucun soin, sans aucune culture. Je puis vous assurer que j'ai souvent remarqué moi-même, qu'un bâton tiré d'un *tamarisc* & mis à côté d'un jeune plant de vigne, pour lui servir d'appui, a le plus souvent pris racine, & jeté des pousses vigoureuses aux approches du printemps.

Il est donc bien peu dispendieux d'adopter ce moyen, qui d'après son importance doit mériter toute l'attention d'une administration qui n'est fondée comme la Votre, que sur le bonheur du peuple, dont elle fait son unique occupation.

D'après les principes déjà développés, on favoriseroit encore la salubrité de l'air, comme le reccomande *Lieutaud*, par la propreté des rues, vous parviendrez à l'obtenir, en enjoignant aux Municipalités de campagne, la plus grande vigilance sur cet objet important de la police qui leur est confiée, en

en les exhortant à punir même avec ſévérité, tout habitant, qui ſe laiſſant guider par l'appât d'un miſérable intérêt, lui ſacrifie le plus beau préſent de la Nature, ſa ſanté & celle de ſes Concitoyens.

Enfin, MESSIEURS, le dernier moyen que j'ai à vous préſenter, & qui pourroit réparer, remplacer même, le défaut d'eau de riviere, ſans doute la meilleure des boiſſons dont l'homme puiſſe faire uſage, ſeroit de faire conſtruire, au moins permettre qu'on conſtruisît des cîternes dans les lieux dont l'eau ſeroit reconnue mauvaiſe ; ces cîternes recueilliroient les eaux pluviales, avec les précautions convenables, & les méthodes indiquées par *Macquer* & autres Phyſiciens, & fourniroient une boiſſon, qui ceſſeroit d'être un des agens deſtructeurs de notre eſpece.

L'exécution de ces différentes vues, formeroit des atteliers de charité, où trouveroit un moyen de ſubſiſtance, un nombre conſidérable d'ouvriers ; vous ranimeriez en eux le principe de la vie déjà, ſinon éteint, du moins bien affoibli, & ſans une forte dépenſe dont un très-grand nombre d'êtres malheureux recueilliroient bientôt les fruits. Vous ajouteriez à tant de bienfaits cumulés ſur les laboureurs par la Conſtitution, le don ineſtimable de la ſanté qui manque à ceux dont le ſoin vous eſt confié, & vous attireriez ſur vous les bénédictions ſinceres de leur reconnoiſſance, & la gratitude profondément ſentie de la génération préſente, & celle des générations à venir qui ſeroient preſque votre ouvrage.

Pour moi, MESSIEURS, ſi j'avois pu vous préſenter quelques idées utiles à mes Concitoyens, mes vœux ſeroient remplis, ſur-tout ſi vous daigniez en aggréer l'hommage.

A MONTPELLIER,
De l'Imprimerie de JEAN MARTEL AINÉ. 1791.